

## Un dernier bord

J'étais en mer depuis plus de huit jours maintenant. La mer persistait à être belle, le vent était au rendez-vous, les voiles gonflées, l'étrave fendait l'écume, bref je nageais dans la béatitude et l'océan des clichés sur les croisières en mer.

Sauf que je n'étais pas exactement en croisière. Pas tout à fait en vacances. Pas vraiment en fuite non plus, même s'il y avait un peu de cela. Le départ et l'avitaillement avaient été rapides, presque brutaux. Je m'étais décidé sur un coup de tête et j'avais quitté Paris aussitôt, direction Paimpol, puis Lézardrieux. Là, j'avais loué pour deux semaines un joli croiseur, coque en acier, du solide. Je ressentais quelque chose de l'ordre du pressentiment, comme si je savais déjà que le pauvre gars qui me faisait confiance ne reverrait probablement jamais son voilier.

J'avais chargé à bloc la cambuse. Je ne sais plus exactement ce que j'avais acheté, mais il y avait de quoi tenir un siège. Rien de subtil, j'en avais ras la casquette des bistrots gastronomiques, des étoilés, des grands crus dans les verres en cristal, des menus végétaliens, végans, bios et non genrés, tout cela à la fois, parfois – les pauvres fous. Je rêvais de sandwiches jambon-beurre, de saucisses sèches et de rouge qui tâche, de rhum brut loin de ces machins vanillés que l'on vous vend à prix d'or chez ces cavistes snobinards, d'agapes solitaires et simples, de solitude, de tranquillité, de recul, de silence. Avec ce que j'avais acheté, j'allais prendre des kilos et des kilos, c'est certain, mais j'en avais marre aussi du culte du sport, *anima sana in corpore sano* et toutes ces bêtises. J'avais vécu des années avec la hantise de prendre du bide comme tant d'anciens copains, faisant attention tout le temps, mis à part certains excès que je m'autorisais régulièrement. Et puis, j'avais acheté une dizaine de paquets de tabac à rouler. Oui, j'avais arrêté de fumer, à une époque. Désormais, j'allais arrêter d'arrêter, j'avais envie de fumées acres, de nicotine, de tête qui tourne, y compris au petit déjeuner. Le développement durable de mon corps, c'était fini.

Au petit matin, je caltais en surfant sur la marée, fumant ma première roulée depuis bien longtemps, et je remontais lentement le Trieux en tirant des bords. J'aimerais dire que je savourais ce moment poétique et toutes les bêtises que l'on écrit d'habitude dans ces moments-là, mais la vérité est que je m'en foutais éperdument. Puis Bréhat sous un brouillard épais, un salut à la bouée mugissante toujours fidèle au poste et qui envoyait à intervalles réguliers ses vagissements aptes à glacer le sang du criminel le plus endurci, et cap à l'ouest.

À vrai dire, je ne savais pas où j'allais. Je savais où je ne voulais pas aller, ce qui n'est déjà pas si mal. Éviter les ports, les mouillages, les villes, les côtes habitées. J'ignorais encore si je voulais revenir ou en finir avec tout ce cirque. Rien, ou pas grand-chose, ne me retenait plus sur le continent, de cela j'étais certain.

Bon, il y avait bien l'écriture qui, depuis quelques temps, pouvait encore me sortir de ma torpeur, me réveiller, m'inciter à sortir de ma léthargie. À telle enseigne que je m'étais décidé à répondre à un appel à textes, peu avant de partir. Je mis le pilote automatique puis ouvris mon pc portable afin de relire la courte nouvelle que j'avais écrite.

C'est alors que je vis le premier se déployer dans le ciel, lentement, majestueusement, silencieusement. Le champignon atomique grandit et passa en quelques secondes de l'enfance à l'adolescence, puis de l'adolescence à l'âge mur. À vue de nez, c'était vers Plymouth. Rayée de la carte. Puis, comme le disait joliment Michel Butor dans l'incipit de *L'Emploi du temps*, les lueurs se sont multipliées. Ce furent deux, puis trois, puis quatre champignons qui se déployèrent à l'est. Paris, Bordeaux, Madrid, Lisbonne, peut-être ? Je cessai de compter pour m'absorber dans ce spectacle absolument fascinant.

C'était encore bien mieux que le final de *Docteur Folamour*, vraiment. D'abord, c'était la réalité, et non pas une fiction. Ensuite, et surtout, c'était en couleurs. Le soleil couchant avait trouvé son répondant, et quel répondant ! C'était un concours exubérant de lumières et de rayons, de diffractions et de réverbérations, de chatoiements et de réactions en chaîne, d'allitérations colorées et luxuriantes. Bref, c'était splendide, vu de là où j'étais. Oh, bien sûr, je ne sous-estimais pas les nombreux désagréments que devaient sans doute subir les foules concernées, mais ce n'était plus guère mon sujet.

J'essayai de savoir ce qui se passait en allumant la radio, que je m'étais pourtant juré de laisser dormir. Les premières minutes, je captai encore quelques bribes. Pas de français, pas d'anglais, pas d'italien, aucune langue d'Europe. J'entendis quelques bribes paniquées, peut-être en indien puis en japonais. Au bout de quelques minutes, au moment où le soleil plongea franchement dans la mer pour aller se coucher, tout se tut. Silence radio, c'était le cas de le dire. La nuit tombée, j'eus l'impression de voir quelques lueurs de l'autre côté de l'Atlantique, mais c'était sans doute des hallucinations, car il est bien peu probable que je fusse en mesure d'apercevoir, à cette distance, ce qui a peut-être anéanti les Ricains à leur tour – bien fait.

Je mis cap au nord. Pourquoi le nord ? C'était la direction de l'Islande, et je n'imaginai pas qui pouvait être assez méchant pour aller bombarder cette île qui ne contenait pas grand-chose, mis à part la tombe de Bobby Fischer, quelques mines à cryptomonnaie, des bananes sous serres chauffées à la géothermie et qui produisait, de temps en temps, des équipes de foot tenant la route, peuplées de géants hirsutes et joviaux.

Pour ce que j'en savais, l'humanité avait peut-être été rayée d'un trait de plume, et nous n'étions possiblement plus qu'une poignée de navigateurs à exister encore. Quelle ironie ! Moi qui méprisais plus que tout cette civilisation, cette vie, voilà que j'étais promu l'un des derniers représentants de la race humaine ! Il me fallait à tout prix éviter de croiser d'autres navires, surtout si une femme était à la barre, car elle risquait alors d'avoir l'idée loufoque de repeupler la planète avec bibi. C'est qu'elles sont capables de tout, vous savez. Et puis Adam et Eve, très peu pour moi.

J'allumai une énième cigarette : la planète venait pour ainsi dire d'être atomisée, plus aucune raison de s'emmerder, vraiment, avec des principes. J'étais renforcé dans mes nouvelles résolutions. C'est Camus je crois qui, dans *La Chute*, décrit ce gugusse qui avait décidé d'arrêter de fumer puis qui, s'étant enquis dans son canard vespéral des admirables conséquences des premières bombes atomiques larguées sur l'archipel nippon, entra derechef dans un bureau de tabac s'acheter une cartouche de cibiches.

Je fis le point sur la situation. Plus de radio, plus de mail, plus de sms, plus de GPS – à vrai dire ce dernier point m'indiffère, je navigue à l'ancienne, au sextant et aux étoiles. Il n'y a plus que le vent, les vagues, la succession des jours et de la nuit, et pas encore d'oiseaux – je suis loin de toute côte. Quel paradoxe ! Songer à disparaître, partir en mer pour cela, et rester survivant. Dieu, s'il existe, est farceur. Je ne sais pas s'Il joue aux dés, mais il est farceur.

Réflexion faite, ma décision est prise. Il me serait indifférent que l'Islande existe encore, car je n'ai pas envie de vivre à nouveau avec mes congénères, comme on dit. Et si elle n'existe plus, alors plus rien n'existe, sauf peut-être quelques cinglés que je n'ai aucune envie de rencontrer. Entre celles qui voudraient me transformer en géniteur et ceux qui voudraient tout bonnement me manger pour survivre, vous imaginez l'angoisse. Ça fiche carrément les pétoches. L'ambiance *La route* de Cormac McCarthy, très peu pour moi.

Je vais mettre le navire à la cape afin qu'il ralentisse et ne soit plus porté que par les courants. Je vais m'attabler sur le pont afin de descendre une bouteille de Côtes du Roussillon. Je regarderai une dernière fois la lune, je penserai à ce fameux poète persan - « *Prends une urne de vin, va t'asseoir au clair de lune, et bois en te disant que la lune te cherchera peut-être vainement, demain* », je fumerai la dernière cigarette, puis je plongerai dans les eaux noires et glacées. Mourir comme le héros du *Jeu des perles de verre*, la classe.

On peut rater sa vie quand on réussit sa sortie.

*Laurent Gagnepain*

*Décembre 2021*